

Mémoire de la Grande Guerre

Auboué fin août 1914, un prisonnier français sur le chemin de l'exil (2^e partie)



Nous reprenons le récit d'Émile Moussat, extrait de son ouvrage intitulé “ *L'Ame des Camps de Prisonniers*”. Après les premières pages relatant les combats du 24 août 1914 dans le secteur d'Amel-Rouvres, le sergent Moussat, gravement blessé et fait prisonnier par l'ennemi est transporté vers l'arrière en direction de l'Allemagne. Le captif effectue un séjour assez bref à Auboué, commune frontière avec la Lorraine annexée. Après avoir reçu des premiers soins, il doit poursuivre son chemin d'exil vers un hôpital militaire à Montigny-lès-Metz, avant d'être envoyé vers un camp de prisonniers en Allemagne.

Auboué

A minuit, aux premières heures de ce 26 août qui est pour moi un joyeux anniversaire, je somnole abruti dans ma voiture d'ambulance, quand m'éveille un goulot de bière qui cherche ma bouche et m'inonde le visage.

« Merci !

- Mais il y a un Français ! Laissez-le nous. »

Ma foi, les Allemands ne demandent pas mieux. Leurs chevaux n'en peuvent plus et Metz est encore loin.

On me descend. Me voici dans une école communale. C'est Auboué, le dernier village français. De braves femmes de chez nous me déshabillent, me lavent. Un infirmier italien nettoie vigoureusement mon bras à l'éther : il a enlevé le garrot ; le sang n'a pas coulé. L'infirmier n'a pas l'air très rassuré. Je m'endors d'un vrai sommeil, dans un vrai lit, une cornette de religieuse à ma gauche, un sourire de jeune fille à ma droite.

Mairie et écoles d'Auboué vers 1910. L'infirmier italien et la religieuse que le blessé trouve à son chevet appartiennent au personnel de la société Pont-à-Mousson, propriétaire de l'usine d'Auboué. En 1914, l'infirmier peu qualifié n'est chargé que des premiers soins aux accidentés qui sont ensuite évacués, sur la Clinique des Mines de Briey, ouverte en avril de cette année 1914. Deux religieuses, infirmières et garde-malades, complètent depuis 1913 le maigre personnel de santé de la société sidérurgique.



On m'a dit plus tard que je n'étais pas beau à voir cette nuit-là.

Il fait grand jour quand je m'éveille. Il y a d'autres Français dans les lits voisins. Toute la nuit il en est arrivé. Nous sommes treize. J'ai pour voisin un lieutenant de réserve : une balle dans le tibia ; vigoureux et de bonne humeur.

Je me sens bien. Le docteur va venir.

Le voici, c'est un bon vieux médecin français de Jœuf-Homécourt. Il examine mon pauvre bras dans la gouttière métallique :

« Je n'y puis rien. Il faudra amputer. Et nous ne sommes pas outillés pour ça ici. Les Allemands opéreront à Metz. »

Amputer, ça n'est pas drôle, mais on est encore trop près du combat pour y penser vraiment.

Le médecin fait ce qu'il peut, applique des pansements provisoires. L'infirmier italien, l'infirmier des hauts-fourneaux, l'aide à sa manière, qui est sympathique et rude.

Extrait du *“Journal de la Grande Guerre”* rédigé par l'abbé Kalbach, curé d'Auboué, et publié dans le *“Bulletin Paroissial”*. Le prêtre évoque bien le sergent blessé au bras et soigné dans les locaux de la mairie. Par contre, E. Moussat ne mentionne pas la venue du curé à son chevet.

Le médecin de Jœuf cité dans le texte est le docteur Jacques Kieffer, alors âgé de 57 ans, établi au numéro 1 de la rue Flacon et exerçant pour le compte des Forges De Wendel.

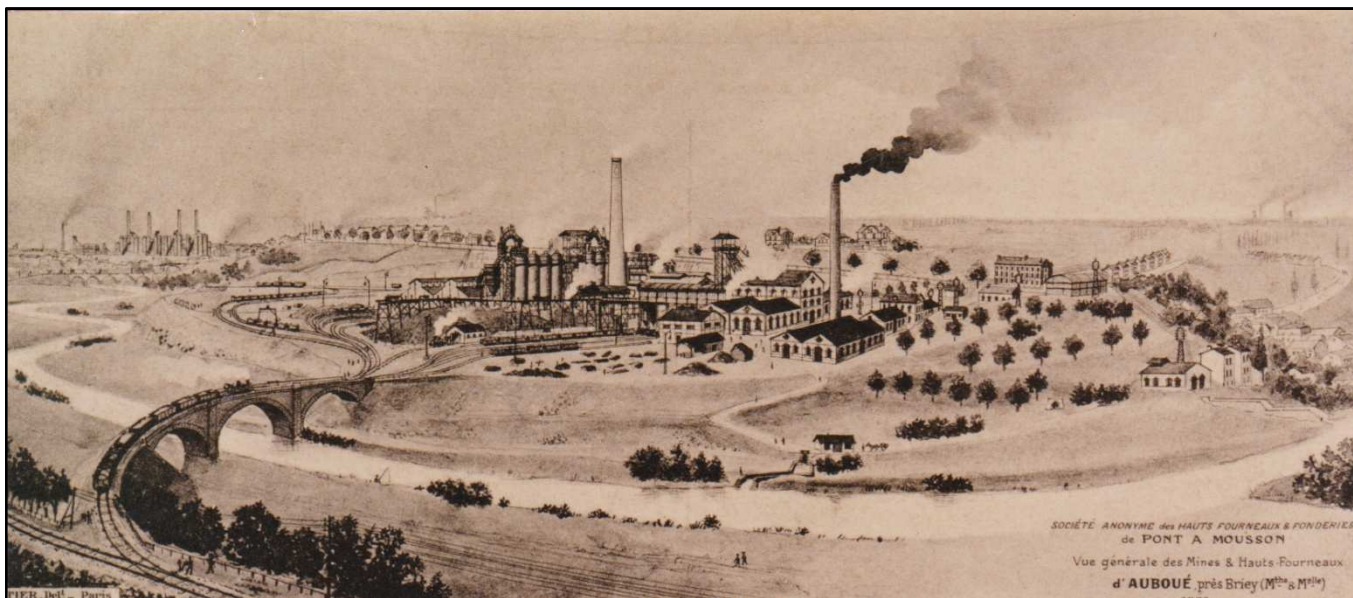
Du dimanche 3 août au mercredi 26 août, nous passons par toutes sortes d'émotions. Des troupes allemandes ne font que traverser Auboué, allant au Briey, sur Valleroy ; de nombreuses voitures et automobiles d'ambulances les accompagnent ; les soldats chantent ou sifflent en cadence leur air national ; cela fait mal de les entendre. Au loin, ce sont les bruits sourds d'une canonnade lointaine ; on dit que le 20^e corps français est à Boulogny et que l'on se bat furieusement. On affirme que des villages entiers n'existent plus, que des villes comme Pont-à-Mousson et Nomeny auraient été brûlées par représailles parce que des femmes auraient tiré sur les soldats allemands. Enfin les Boches chantent victoire en publiant que 4,000 Français auraient été faits prisonniers. Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans tous ces racontars, mais on voit passer beaucoup de blessés, tous soldats allemands : les uns en automobile, les autres sur des charriots, d'autres marchent mais ayant le bras en écharpe ou le front bandé. Quelle émotion ce fut d'apercevoir quatre soldats français, à pantalon rouge, du 161^e. Malheureusement l'auto les emporte trop rapidement sur Metz et nous ne pouvons que les saluer de la main. Toutefois à 10 heures du soir, les blessés sont tellement nombreux que les Allemands en laissent à la Mairie pour y être soignés. M. le Maire et M. Goujon, alors directeur de l'Usine, avaient fait préparer des lits et des rafraîchissements pour une quinzaine de blessés, mais seuls, un lieutenant, un sergent et un réserviste nous sont confiés. Des balles leur ont brisé ou le bras ou la jambe, ils sont restés douze heures sur le champ de bataille avant d'être relevés, c'est auprès d'Étain qu'ils se sont battus contre des forces infiniment supérieures. Nous écoutons avidement leurs récits qui nous émeuvent profondément, c'est un va et vient à la Mairie, chacun veut voir ces blessés qui font penser à tous ceux qui sont partis, on leur apporte du vin de Champagne, des biscuits et autres douceurs.

Voici des notables. Des hommes, dont l'un est encore jeune, arrivent. Ils ont des bouteilles de bon vin, sur lesquelles mon voisin le lieutenant louche avec satisfaction.

Présentations. Ce sont des ingénieurs des hauts-fourneaux. Cela m'étonne.

« Vous êtes Français, Messieurs ?

- Naturellement !
- Comment êtes-vous encore ici ?
- Mais à notre poste.
- Quel poste ?
- Aux usines !



Vue de l'usine d'Auboué en 1905, peu de temps après sa mise en route (dessin Peltier, éditeur Kremer).

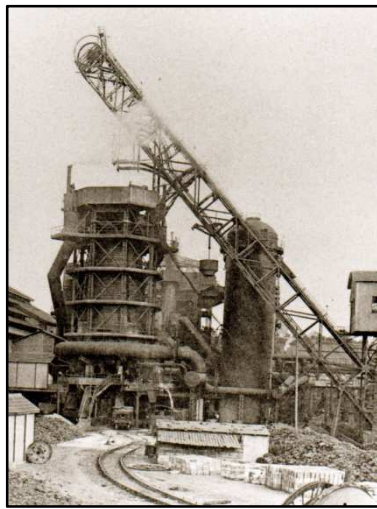
- Comment, Les usines françaises marchent encore ?
- Mais naturellement
- Mais avec quel charbon ?
- Les Allemands nous ravitaillent déjà par camions ; et la voie ferrée n'a pas souffert.
- Mais il fallait fuir et laisser éteindre les fourneaux.»

Ces ingénieurs sourient d'un air apitoyé. Evidemment je ne comprends rien à rien.

« Mais vous n'y pensez pas ! On ne laisse pas éteindre des hauts-fourneaux. Un haut-fourneau éteint, c'est un haut-fourneau à démolir. Nous avons des intérêts à défendre.»

Hélas ! oui ! Je ne comprends pas. Moi, je n'avais que ma patrie à défendre. Je ne comprends pas ; je n'ai pas compris. Nul de nous n'a compris. Nous ne comprendrons jamais.

Leur bon vin m'a semblé amer.¹



(1) [NDLR] : Cette partie du récit nous semble assez vague, irréaliste et tout à fait sujette à caution. Tous les documents et témoignages connus sur le sujet concordent pour dire que, dans toutes les usines de la vallée de l'Orne française, la paie des ouvriers a été soldée au cours des journées du 31 juillet et du 1^{er} août 1914 et que les installations ont été arrêtées. Si les fourneaux mettent un certain temps à s'éteindre et nécessitent une surveillance, il est avéré, ne serait-ce qu'en raison du manque de personnel, que l'usine d'Auboué ne produit plus de fonte pendant toute la durée de la guerre.

Si ce n'est pas l'état de santé du sergent Moussat qui sont la cause de ces souvenirs incertains, peut-être a-t-il, de bonne foi, été "contaminé" par certaines campagnes politiques mensongères, menées durant tout l'Entre-deux-guerres à propos du fonctionnement des usines de la vallée de l'Orne en 1914/1918, et notamment en 1934 au moment où il rédige son récit.

Soins de beauté

Il y a autre chose, par bonheur, pour nous rendre le courage de vivre. Il y a toutes ces Françaises qui se mettent en quatre pour nous choyer. Elles nous demandent ce que nous voulons pour déjeuner. Je ne sais pourquoi, - peut-être parce qu'il y a quatre semaines j'étais encore au bord de la mer, en pleines vacances, - je voudrais un homard à la mayonnaise. Et j'ai proféré cette bouffonnerie avant d'y avoir réfléchi.

A midi, j'avais du homard à la mayonnaise et j'en étais confus.

Il y a M^{me} Besson qui tient un hôtel et qui est l'âme de cette ambulance improvisée. Il y a la religieuse, que nous aimons bien, quoiqu'elle préfère nous

donner à boire de l'eau. Mais il y a Henriette, qui a toujours pour nous du champagne. Ah ! la chère gamine ! Son papa est commandant sur le front. Et elle est restée ici avec sa mère. Elle est crâne, chic, pleine d'allure. Mon voisin, le lieutenant, la mange des yeux. Il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour qu'il avouât qu'il en est amoureux, et ma foi ! je trouverais ça très bien.

« Moussat !

- Mon lieutenant ?
- Dites ! J'ai une sale gueule ?
- Mon lieutenant, vous exagérez.
- Non ! Ça fait cinq jours que je ne suis pas rasé. C'est embêtant. »

Le fait est que nous sommes tous logés à la même enseigne et que rien n'est laid comme une barbe qui repousse.

Cette idée empêche le lieutenant de dormir. Une balle dans le tibia, ce n'est rien. Mais paraître non rasé devant les dix-huit ans en fleur d'Henriette, c'est un supplice odieux pour un officier français.

« Dites-donc, infirmier, vous ne pourriez pas nous raser ?

- C'est que je ne sais pas si je pourrai.
- Essayez, infirmier, essayez. »

L'italien a apporté son rasoir et son blaireau et il fait la barbe au lieutenant.

Horreur ! Après mille grimaces de souffrances, celui-ci apparaît zébré d'estafilades, hideux à voir. Bourreau d'Italien ! Sa main tremblait.



On ne trouve pas de seconde victime pour ce Figaro maladroit. Quand Henriette revient le soir pour prendre son tour de garde, le lieutenant se renfrogne et n'ose plus la regarder. Il feint de dormir, tourné vers le mur.

« Mademoiselle, lui dis-je, il n'y a pas de coiffeur à Auboué ?

- Il y en avait deux, monsieur, mais ils sont partis tous les deux mobilisés.
- Alors, qui raser les gens d'Auboué ?
- Monsieur, l'un des coiffeurs a sa sœur qui ne s'en tire pas mal et qui remplace son frère.
- Vous ne pourriez pas lui demander de venir me raser. Les Allemands m'ont laissé mon porte-monnaie. Je lui paierai son dérangement.
- Je le lui demanderai, monsieur. »

La sœur du coiffeur doit être une vieille maritorne à moustaches, je me suis mis cela dans la tête. On a des idées comme cela.

Et le lendemain, mon Dieu ! qu'est-ce qui arrive ? Toute la salle s'illumine. On dirait qu'on vient d'introduire le soleil ? Des cheveux blonds et flous qui rendraient la brise folle ; des yeux bleus, enfantins et rieurs ; une bouche adorablement dessinée. C'est la sœur du coiffeur et elle n'a pas vingt ans.

« C'est vous qu'il faut raser, monsieur ? me demande-t-elle et sa voix chante comme une cantilène lorraine.

- Mais oui, mademoiselle. Mais, je suis confus !... »

Mon lieutenant m'a jeté un œil torve. Il me hait, il ne me le pardonnera pas de sa vie. Son visage meurtri et zébré de croûtes ne lui permet plus de se faire raser.

Et il est mon voisin. Il lui faut voir ça, ce charmant visage penché sur le mien, ces cheveux qui sentent bon qui m'effleurent, ces yeux bleus qui me regardent.

Ah ! on a beau être frères d'armes et blessés tous les deux, s'il pouvait seulement m'étrangler pour commencer !

Dieu ! que cette main est douce et légère ! Je renais à la vie. Et je suis impitoyable ; je souris de toute ma joie. Mon voisin s'agite et son tibia le rappelle cruellement à l'ordre.

Une voix m'interpelle :

« Sergent, ça ne vous ferait rien de m'avancer de quoi me faire raser aussi ? Je n'ai pas un sou. »

Je suis grand et généreux :

« Si mademoiselle y consent, j'offre la tournée à toute la chambre. »

C'est une explosion de joie. Mais le lieutenant écume. Il éclate :

« Sacré veinard ! C'est honteux, des veines comme ça.

- Mon lieutenant, ne vous agitez pas comme cela. D'ici sept à huit jours, votre visage sera à peu près réparé.
- Huit jours ! Huit jours ! Mais, sacrebleu ! dans huit jours nous ne serons plus ici. »

Et cependant, souriante, légère, gracieuse, la petite fée manie le rasoir.

Son parfum flotte dans la salle, avec la gaîté, avec l'amour, avec la France qui doucement émane d'elle.



Boutique de barbier quelque part en France vers 1910, avec une femme barbrière.

Les apaches

Ce matin, madame Besson arrive échevelée, en larmes.

Et elle hoquette un récit atroce.

A deux heures du matin deux Allemands ont heurté la porte de son hôtel à coups de crosse. Elle ne voulait pas ouvrir. Mais la porte a cédé et elle s'est trouvée en présence de deux soldats allemands :

« A boire et à manger !

- Je n'ai rien
- Si vous n'avez rien, kapout ! »

Affolée, elle a cherché des boîtes de sardines. Les Allemands, de peur d'être empoisonnés, ont voulu qu'elle en mangeât avec eux et, comme elle s'y refusait, l'un d'eux lui a écrasé à pleine main une sardine dans la bouche. Elle en a encore des nausées de dégoût.

Ils ont bu comme des pourceaux tout ce qui leur tombait sous la main. Ils ont découvert dans sa chambre une pauvre nièce infirme, qu'ils ont tirée de son lit et ont forcée à danser en chemise. La pauvre fille est à moitié morte de terreur.

Madame Besson a dû boire, danser ; les Allemands ont tout cassé chez elle avant de se décider à partir. Ils lui ont pris une voiture à bras, ont défoncé la vitrine d'un chapelier et, titubant, ont remorqué la voiture pleine de casquette en direction de Briey.

La commission d'enquête sur les atrocités allemandes

Elle reçoit à Annemasse de nouvelles dépositions

[DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DU « MATIN »]
Annemasse, mars 1915.

A Auboué, près Sainte-Marie-aux-Chênes (22 kilomètres de Metz), ils arrivèrent dans la soirée du 27 au 28 août. Des fantassins du 36^e de ligne, pénètrent par effraction dans les boutiques, dans les maisons particulières. brisent tout, pillent tout. Chez Mme P..., hôtelière, trois Bavarois enfoncent les portes et baïonnette au canon, se mettent à poursuivre, à travers les couloirs, la patronne et sa bonne. Ils les ramènent dans la salle de café, les font asseoir sur des chaises et leur demandent, le canon du fusil posé sur la poitrine, où elles cachent leur argent. La bonne reçoit un coup de poignée de baïonnette sur le crâne. Ils se jettent sur toutes les victuailles qu'ils peuvent trouver, mangeant à pleines mains des douzaines d'œufs et dix-sept boîtes de sardines. Ils obligent les deux femmes à manger, dans leurs mains à eux, la mixture dégoûtante qu'ils ont composée avec ces produits. Ils se rendent chez la femme d'un habitant mobilisé, une malheureuse atteinte d'un cancer tuberculeux du flanc droit. Ils veulent la violer. Elle réussit, non sans peine, à se débarrasser d'eux en leur montrant sa plaie !... Deux d'entre eux, quelques maisons plus loin, violent une jeune femme de vingt-deux ans. Pour ne pas subir le troisième, elle se jette par la fenêtre.

Tant de plaintes affluèrent à la commandatur que celle-ci dut procéder à une enquête. Les trois misérables passèrent en jugement et furent condamnés à une peine de réclusion — bien que leur avocat allemand ait fait valoir que c'étaient trois pères de famille (c'étaient, en réalité, les pires repris de justice) et qu'après tout, ils s'étaient saisis eux-mêmes, en touchant à des Françaises !

Massacres

Fin août, à Conflans-Jarny, les Allemands firent une véritable hécatombe. Un matin, accusés de correspondre avec les troupes françaises, onze habitants sont arrêtés. On les réunit sur la place du pays, et, devant leurs concitoyens, leurs amis, leurs parents, on commence à les fusiller. Une jeune femme, Mme T... est là, avec son enfant, un bébé de quelques mois. Parmi les douze martyrs, elle a reconnu son père et son frère. Maintenant, c'est leur tour... La pauvre femme se jette, en pleurant, au-devant de l'officier qui commande le massacre. Serrant d'un bras son enfant contre son sein, elle tend l'autre, suppliante, vers le chef des bandits. Celui-ci lui prend le poignet et le tord d'une secousse. Le membre retombe, inerte, brisé, la femme roule à terre, avec le bébé, évanouie...

Les cadavres des malheureux habitants restèrent plusieurs jours sans sépulture. Des sentinelles veillaient aux alentours du charnier, repoussant de leurs baïonnettes quiconque voulait approcher. Ainsi, les champions de la « kultur », gardiens des pires traditions de cruauté du moyen âge, complètent le massacre par le pilori !...

Quant à Mme T..., ils l'avaient transportée à l'hôpital. Elle en sortit un mois plus tard, elle n'avait plus qu'un bras !...

Extraits du quotidien "Le Matin" paru le 8 mars 1915. L'article est rédigé à partir de témoignages recueillis auprès de réfugiés arrivant à Annemasse (Haute-Savoie).

L'agression de Mme Besson est rapportée de façon un peu différente : les agresseurs sont mentionnés au nombre de trois, soldats d'un régiment bavarois, et la seconde victime est ici une bonne de l'hôtel et non pas la nièce infirme de l'hôtelière. Par ailleurs, le journal évoque une peine de réclusion et non pas l'exécution des "apaches" comme le rapporte Émile Moussat un peu plus loin dans son récit.

« Madame, lui dis-je, il faut vous plaindre.

- Mais, monsieur, si je me plains, ils vont tout brûler ici.
- Non, madame ! Il n'y a pas de poste allemand dans le village. De toute évidence, il s'agit de deux maraudeurs. Aucune armée au monde n'a intérêt à tolérer de telles horreurs. Il faut vous plaindre.
- Jamais, monsieur !
- Alors, moi, je me plaindrai. Je suis soldat, je suis blessé, on m'écouterà.
- Par pitié, monsieur, ne dites rien !
- Madame, ne craignez rien. Il n'arrivera rien. »

Je guette la fenêtre. Un officier allemand passe à cheval.

« Herr Offizier ! »

J'ai crié. L'officier s'est arrêté près de la fenêtre.

« Qui m'appelle ? »

- Moi, monsieur l'officier. Pourrais-je vous entretenir un moment ? »

L'instant d'après, l'officier allemand est à mon chevet, l'air froid et distant mais sévèrement correct. Nos infirmières tremblent d'angoisse et me font des yeux durs.

Je fais brièvement le récit de la nuit tragique. L'officier n'a qu'un mot :

« Ausgeschlossen. » C'est impossible.

- Cela est pourtant, monsieur. Je vous donne ma parole de soldat et je crois faire mon devoir en vous racontant ce qui s'est passé. »

Sans mot dire, l'officier est sorti. Il pique des deux et reprend au galop la route de Metz.

Moins d'une heure après, une automobile stoppe devant la porte de l'école.

« Madame Besson ! »

Cette pauvre madame Besson est plus morte que vive.

« Ah ! je vous l'avais bien dit, me dit-elle. On vient m'arrêter.

- Madame, j'ai l'ordre de vous amener à la Kommandantur à Metz. »

Madame Besson s'effondre en larmes. J'ai confiance et pourtant je suis inquiet de mon initiative. Après tout on ne sait jamais.

L'automobile revient peu après midi et ramène madame Besson. Tout le village est accouru, on l'entoure.

Elle a été très correctement reçue. Il lui a fallu préciser tous les détails de l'aventure, donner le signalement des maraudeurs. Et immédiatement on a téléphoné des ordres. Mais madame Besson n'est pas encore rassurée tout à fait.

Le lendemain, le même officier que j'avais interpellé la veille entre. Il n'a plus son air froid et il s'incline avec grâce :

« Monsieur ! Le général m'a donné l'ordre de venir vous remercier. Nous avons pu retrouver ivres morts les deux voyous que vous m'aviez signalés ; la voiture et les casquettes les ont dénoncés. Ils ont été fusillés ce matin. Nous ne sommes pas des barbares. »²

Il salue et fait demi-tour.

Nous ne sommes pas des barbares. Ah ! Je l'entendrai bien des fois encore cette phrases-là.



(2) “Barbares” est un qualificatif couramment utilisé dans les pays alliés, pour dénoncer les exactions commises par les troupes allemandes au cours des premiers mois de guerre. La relation des faits est souvent accompagnée d’illustrations comme celle présentée ci-dessus, parue dans un journal belge à la fin août 1914.

La purge

Faut-il raconter cela ?

Je sais bien qu'on a reproché à un livre de guerre allemand de s'être étendu trop complaisamment sur des récits stercoraires³ et les Français qui n'ont pas lu Rabelais ou l'ont oublié ont déclaré que cette scatologie était bien boche.

Et je n'insisterais pas, je voudrais faire preuve de goût français, si je ne sentais au fond de moi-même une protestation. Le goût, je l'aime et je sais y sacrifier. Mais la lâcheté et le mensonge me répugnent. Et il y aurait quelque lâcheté à ne pas oser tout dire ; il y aurait quelque mensonge à ne pas dire exactement ce que nous avons été : des hommes, de pauvres, de pitoyables hommes. Et les grandes misères sont souvent faites d'humbles choses, de vulgarité d'autant plus atroces qu'elles vous atteignent au moment où l'âme s'est dressée sur la plus haute cime.

Bref, j'ai assez sacrifié au bon goût par cette précaution oratoire pour raconter tout à trac cette minuscule histoire.

Je m'étais battu à jeun ; depuis vingt-quatre heures l'interdiction de faire du feu m'avait tout juste permis d'essayer de manger des pommes de terre crues : ce n'est pas fameux et j'aime mieux les frites.

On venait de nous faire une distribution de pain, quand ma section fut appelée à se battre et c'est sur cette boule, enfoncée en hâte dans ma musette, que nous avons prélevé dans la nuit du combat des tartines pour les blessés.

Je ne mangeai rien dans la journée qui suivit ; c'est à Auboué que je fis mon premier repas, repas du homard !

Trois jours s'étaient passés dans les béatitudes d'Auboué quand un jour mademoiselle Henriette s'écria :

« Mais, depuis votre arrivée, vous ne m'avez pas demandé le bassin. »

Je rougis jusqu'aux oreilles.

« Mais c'est que je n'en avais pas besoin. »

C'était vrai, à peu près. C'est-à-dire que, le moral influant sur le physique, je n'avais pas eu vraiment besoin ; j'avais pu attendre. Je savais bien que cela arriverait. Mais demander le fameux plat à mademoiselle Henriette, perdre mon prestige en sacrifiant à dame Nature en sa présence et l'obliger de surcroît, moi infirme, incapable de me mouvoir, à me donner certains soins de propreté, c'était au-dessus des forces humaines.



Vous pouvez rire, vous autres, qui ne savez pas ce que c'est. Mais on est très malheureux dans ces cas-là !

- « Hé bien ! reprit l'impitoyable mademoiselle Henriette, si demain vous n'avez rien fait (oui ! elle a dit : « vous n'avez rien fait ! »), on vous purgera. Vous êtes légèrement fiévreux : un blessé doit avoir le ventre libre. »

(3) Du latin *stercorarius*, de *stercus* (génitif *stercoris*), «*excrément, fumier*». Qui a rapport aux excréments. N'oublions pas qu'Émile Moussat est Normalien agrégé des Lettres !

Mon Dieu ! mon Dieu ! où mademoiselle Henriette avait-elle appris ces choses-là ? Je sais bien qu'elle était diplômée de la Croix-Rouge, mais on ne devrait délivrer le diplôme d'infirmière qu'à des femmes à barbe.

Péremptoire, mademoiselle Henriette s'était éloignée. Je conservais, moi, un vague espoir qu'elle oublierait. J'espérais que l'infirmier Italien paraîtrait.

Vaines pensées ! Le lendemain à l'aurore, mon premier regard rencontra les yeux couleur de noisette de mademoiselle Henriette. Et d'un air engageant cette aimable personne me tendait un verre, où tourbillonnaient encore des fragments d'une substance blanchâtre.

« Buvez !

- Mais, mademoiselle !

- Vous n'allez pas faire le bébé. Faut-il que j'en goûte, moi, la première, comme on fait avec les enfants ?

- Mademoiselle, c'est inutile. Je sens qu'aujourd'hui, ça ira spontanément. »

Ah ! mon Dieu ! que la langue française est donc pauvre en euphémismes.

« Préférez-vous un lavement ? »

Un lavement ! Horreur ! Il fallut boire l'affreuse drogue, bien plus amère que vous ne pouvez le croire. J'aurais voulu crier : « Seigneur, éloignez de moi ce calice ! », mais le seigneur n'écoute jamais dans ces cas-là et le calice fait partie du calvaire.

Préférer la purge au lavement c'est gagner du temps et reculer l'inéluctable.

Au bout d'une heure mademoiselle Henriette s'informa.

« Hé ! bien ?

- Rien

- Il faudra en venir au lavement.

- Par pitié, mademoiselle ! »

J'avais l'estomac tout chose et j'entendais dans le secret de mes viscères des bruits fâcheux, des sons de seringue, des giclages intempestifs.

Au bout de deux heures, c'était intenable. Il me semblait qu'une main de fer me pétrissait les entrailles. La nature se rebellait, se révoltait.

Je fus héroïque, je tins bon.

On parlait d'augmenter la dose, quand un Feldwebel fit irruption, suivi de deux brancardiers felgrau.

« Les blessés français, tout de suite. On part. »

Consternation. Protestations. Mais il fallait s'incliner. Je n'eus même pas le temps de faire mes adieux à toutes ces saintes femmes. On me passait déjà mon pantalon et, sans autre vêtement, on m'enfourna dans une automobile.

A Sainte-Marie, halte. Cette voiture fait la navette entre Auboué et Sainte-Marie. C'est une ambulance de Metz qui nous amènera à notre hôpital définitif.

On dépose mon brancard dans l'école de Sainte-Marie, à même le sol.

Il y a une dizaine d'infirmiers allemands ! Il n'y a pas une seule infirmière !

Dieu existe ! Dieu est bon !

Alors, remerciant mon père de m'avoir fait apprendre l'allemand, j'élève la voix et je réclame la chose, l'innommable, l'ustensile enfin, qu'un infirmier m'apporte avec une indifférence toute professionnelle.

Béatitude ! Songez qu'il y avait huit jours !
